



Bernard-Henri Lévy.

A droite, Daniel Pearl (photographie diffusée après son enlèvement) et Omar Sheikh, le cerveau du crime.



PHOTOS D.R. / GAMMA / DEAN PICTURES / GAMMA

évidemment toujours difficile et suit des chemins tortueux, les professionnels le savent. En l'occurrence, les promesses d'Omar Sheikh dissimulaient un piège. Pearl était pour lui (et peut-être pour d'autres) une cible. Sans le savoir bien sûr, ni visiblement sans le moindre soupçon, le journaliste s'y est précipité.

Pour masquer dit-il sa propre enquête, Bernard-Henri Lévy prétend auprès de ses interlocuteurs qu'il est en train d'écrire un roman sur Daniel Pearl. On découvrira chemin faisant que personne n'en est dupe, pas très longtemps en tout cas, mais cependant cette fiction de fiction, si l'on ose dire, n'est pas si fictive que cela.

Bien évidemment *Qui a tué Daniel Pearl ?* est d'abord le récit d'une enquête, mais l'écrivain n'en reste pas moins aussi romancier. Non seulement plusieurs moments de son récit sont des reconstitutions intimistes, mais plus que tout, la construction même du récit s'organise autour des deux personnages centraux, Daniel Pearl, la face solaire, Omar Sheikh, le visage de l'ombre, dont la véracité documentaire est indéniable, mais dont la « présence » est d'une densité toute romanesque.

L'évidente sympathie de l'auteur pour le journaliste assassiné ne se discute pas. Assurément Bernard-Henri Lévy ne triche pas en identifiant sa propre démarche à celle de Daniel Pearl. Plus paradoxale en apparence est l'empathie qu'il montre à l'endroit d'Omar Sheikh. Le personnage, il est vrai, a de quoi surprendre. Il serait plus commode d'imaginer les assassins fanatiques avec des gueules de tueurs génétiquement programmés pour n'être

que ce qu'ils sont. Ce serait dans l'ordre à défaut d'être rassurant.

Qu'Omar Sheikh, certes d'origine pakistanaise, mais citoyen britannique, né à Londres, de bonne famille et de passeport anglais, soit l'instigateur de ce meurtre abominable organisé et exécuté avec une parfaite maîtrise, voilà qui dérange. Encore faut-il ajouter que cet homme jeune – il n'a pas trente ans – a été un collégien méritant et un étudiant brillant de la prestigieuse London School of Economics, joueur d'échecs émérite de plus, et qu'un avenir radieux lui était promis. Sa « conversion » à l'islam militant et jihadiste il la devrait à la tragédie bosniaque. Était-il ou non à Sarajevo ? Les chemins d'Omar et de Bernard-Henri Lévy s'y sont-ils croisés ? Tout est possible. Il est au moins certain qu'à partir de là le destin du jeune Omar Sheikh bascule avant de le conduire en Afghanistan et en Inde où il fait sa première expérience de terroriste « jihadiste » avec l'enlèvement de touristes anglais et américains. C'était il y a dix ans. Six années de prison indienne suivront sur les huit auxquelles il a été alors condamné avant d'être libéré par un détournement d'avion en 1999. Bernard-Henri Lévy ne cache pas sa fascination pour ce personnage complexe et contradictoire.

Omar Sheikh n'est pas non plus une exception dans les sphères dirigeantes des mouvements islamistes les plus violents, qu'il s'agisse d'Al-Qaïda ou du Hezbollah libanais pour ne citer que les plus connus. L'itinéraire de cette élite de jihadistes, parlant plusieurs langues, frottés aux meilleures écoles de Grande-Bretagne, d'Allemagne ou de France, conduit Bernard-Henri Lévy à une redoutable question : « Le terrorisme serait-il l'enfant